

L'AUTHENTICITÉ DES MÉMOIRES DE TALLEYRAND.

LETTRE DE M. PIERRE BERTRAND.

Monsieur le Directeur,

Après avoir lu dans la *Revue historique* du 1^{er} janvier l'article de M. Flammermont relatif au manuscrit des *Mémoires de Talleyrand*, il m'a paru que cet article appelait diverses observations. Ce sont ces observations que je viens vous soumettre. Je suis d'autant plus heureux de pouvoir le faire que ce me sera une occasion de rendre enfin justice à la probité de M. de Bacourt comme éditeur, probité qui a été mise en doute bien à tort, ainsi que je vous le démontrerai facilement par l'examen impartial des textes. Il n'entre nullement, d'ailleurs, dans ma pensée de répondre à M. Flammermont, puisque ce serait donner à la question qui est en cause une importance qu'elle n'a pas ; je voudrais seulement, si je le puis, établir un peu d'ordre dans la discussion relative aux *Mémoires de Talleyrand*, constater ce qui est acquis, dénoncer en l'écartant ce qui est faux, afin que des erreurs manifestes, acceptées trop facilement, n'acquiescent pas, en se répétant sans cesse, les apparences de la vérité.

Chacun, jusqu'ici, vous avez pu le remarquer, est allé devant soi, selon ses impressions ou ses préférences, sans trop se préoccuper du point où d'autres avaient pu conduire la discussion. C'est ainsi que M. Flammermont lui-même, à la fin de son article, assure que MM. Aulard et Funck-Brentano ont indiqué déjà quelques-unes des interpolations dont se serait rendu coupable M. de Bacourt dans sa copie des *Mémoires*. Je reviendrai tout à l'heure sur le cas si curieux de M. Funck-Brentano ; mais, en ce qui concerne M. Aulard, vous pouvez vous souvenir qu'il a suffi de quelques lignes à M. Albert Sorel pour réduire ses allégations à néant (article publié dans *le Temps* du 27 mars 1894). L'autorité de M. A. Sorel, pour être oubliée par M. Flammermont, ne peut pas être diminuée ; elle est suffisante pour qu'il me soit permis de rappeler que, des prétendues preuves relevées par M. Aulard dans les *Mémoires* publiés, contre l'authenticité et l'intégralité de ces *Mémoires*, il ne reste rien depuis que M. Sorel en a démontré l'inanité. Dès lors, comment peut-on les invoquer encore sans discuter au préalable l'opinion de M. A. Sorel et sans commen-

cer par établir que la critique de celui-ci s'est égarée? M. Flammermont ne l'a pas fait, et cela seul amoindrit le caractère scientifique de son article.

La hâte apportée par M. Aulard dans la recherche des arguments dont il avait besoin pour prouver que les *Mémoires de Talleyrand* ne nous sont pas parvenus dans leur intégralité explique à la fois son insuccès devant la critique historique et les erreurs si profondes et si fâcheuses commises par lui au préjudice de la mémoire d'un parfait honnête homme. Ce qu'il n'a pas eu le temps de trouver reste encore à chercher. C'est au texte des *Mémoires*, ainsi qu'il l'a très justement compris dès le premier moment, qu'il faut emprunter les meilleures preuves des interpolations, si tant est qu'il y ait des interpolations. Vous avez pu remarquer que, par une singulière contradiction, M. Flammermont semble reconnaître, après avoir dit le contraire, que M. Aulard n'a apporté que de faibles arguments, et qu'il invite les travailleurs à étudier le texte des *Mémoires* et à y rechercher tous les passages qui ne sont pas l'œuvre de Talleyrand. L'invitation est aimable; mais M. Flammermont devrait bien, sur ce point, donner l'exemple. S'il s'y résout, ce dont je doute, je lui souhaiterai une meilleure chance dans ses recherches que celle qu'ont eue successivement MM. Aulard et Funck-Brentano. Pour moi, je me récusé, considérant que c'est aux accusateurs à démontrer la réalité du crime et non à ceux qui pensent qu'il n'y a pas eu de crime commis.

Avant d'aborder l'objet principal de cette lettre, je voudrais achever de vous exposer mon sentiment au sujet des interpolations signalées jusqu'ici dans les *Mémoires de Talleyrand*, en vous disant ce que je pense de l'article de M. Funck-Brentano. M. Funck-Brentano est le seul, depuis que M. Aulard a ouvert la carrière, qui ait tenté de marcher sur ses traces et qui ait cru découvrir dans les *Mémoires* des passages parasites. Son article, publié dans la *Nouvelle Revue* du 1^{er} juin 1894, se compose de deux parties qui, si elles sont d'un même auteur, procèdent de deux inspirations bien différentes. Dans la seconde partie, M. Funck-Brentano expose quel fut le caractère de la politique de Talleyrand et il rend à cet homme d'État la justice dont le vieux diplomate disait, en 1836, en écrivant son testament : « Dût-elle m'être refusée, quand je ne serai plus, sentir qu'elle m'est due suffira pour assurer le calme de mes derniers jours. » Il y a dans cette partie de l'article une philosophie si élevée et une telle impartialité qu'il est difficile de ne pas sentir que l'on y trouve le jugement définitif sur Talleyrand, celui qu'acceptera la postérité.

Bien différente est la première partie de l'article. Là, M. Funck-Brentano s'efforce d'indiquer d'une manière précise tous les passages

des *Mémoires* qui lui paraissent ne pas être l'œuvre de Talleyrand ; mais il ne justifie rien de ce qu'il affirme. Si on l'en croyait, ce ne seraient même plus les *Mémoires de Talleyrand* qui auraient été interpolés par M. de Bacourt, mais les *Mémoires* de M. de Bacourt qui auraient été interpolés par Talleyrand. Permettez-moi de remettre sous vos yeux un passage emprunté à la page 452 de l'article de M. Funck-Brentano, qui montre clairement le procédé employé par lui :

Page 9, nouvelle interpolation d'une fort belle peinture des mœurs de la province, mais sans aucun rapport avec la pensée dominante de la page précédente, laquelle est continuée très exactement page 10. Page 12, l'interpolation : « l'homme est composé d'une âme et d'un corps, » frappe par son absurdité même, et celle de la page 13 : « les meilleurs d'entre eux protègent trop... » n'est guère plus heureuse. Le texte qui suit est bon jusqu'à la page 23 ; mais à partir des mots : « quelle époque brillante !... » — et nous pouvions le prévoir, car à cet endroit commence la vie de l'abbé de Périgord, — les interpolations apparaissent de nouveau, et en telle quantité, qu'à partir de la page 112 il devient impossible de distinguer ce qui provient, nous ne disons plus des *Mémoires* primitifs, mais des papiers, notes et lettres de Talleyrand ; ce n'est plus que du Bacourt écrivant l'histoire à sa manière, en se servant de ces papiers, notes et lettres. La deuxième partie, concernant le duc d'Orléans, porte d'un bout à l'autre le même caractère que la fin de la première partie... La troisième partie est incohérente, incomplète, tronquée de toutes façons... Quant à la quatrième partie, le même fait s'y renouvelle du commencement à la fin, à part quelques petites narrations rares et défigurées davantage encore... M. de Bacourt intervertit le tout, confond les époques, etc...

Ne dirait-on pas, devant tant d'assurance, que M. Funck-Brentano a sous les yeux les *Mémoires* imprimés et le manuscrit original de Talleyrand, et qu'en collationnant il ne fait que relever les fraudes de M. de Bacourt ? Il n'en est rien. M. Funck-Brentano n'a aucun guide, et c'est de lui-même qu'il juge, qu'il interprète, qu'il attribue. Dans tout ce qu'il dit, il n'est pas question de preuves. Les affirmations, vous venez de le voir, y tiennent lieu d'arguments, et la forme scientifique y est complètement dédaignée. Néanmoins, le tout est accepté par M. Flammermont sans examen et comme étant définitivement démontré.

Ce ne sont pas là, d'ailleurs, les critiques les plus graves qui aient été accueillies sans contrôle par M. Flammermont. Il en est d'autres, d'un caractère différent, qu'il a reproduites sans en vérifier l'exactitude et au sujet desquelles je regrette vivement d'être obligé d'ajouter qu'une très grande part de responsabilité lui incombe.

Vous vous souvenez que M. Aulard a supposé que c'est par res-

pect et par dévouement pour Talleyrand que M. de Bacourt a corrigé les *Mémoires*. Il est vrai que, si M. Aulard a supposé cela en vue de justifier la campagne menée par lui contre l'authenticité des *Mémoires*, il n'a rien démontré; mais vous avez pu voir, et vous allez voir mieux encore, que, dans toute cette affaire, ce ne sont pas les preuves qui ont été recherchées avec le plus de soin.

Afin de rendre plausible la supposition de fraude qu'il émettait, M. Aulard a déclaré que, lorsque M. de Bacourt a préparé pour l'impression les *Mémoires de Talleyrand*, il avait déjà un « passé d'éditeur, » que « c'était à la fois un fort galant homme et le plus infidèle des éditeurs, » que « digne d'estime comme homme privé, M. de Bacourt était par habitude un éditeur infidèle et fantaisiste. » Je ne change rien aux expressions de M. Aulard, que vous retrouverez dans son article de la *Revue Bleue* du 28 mars 1894. M. Aulard voulait ainsi faire allusion à la tâche accomplie par M. de Bacourt lors de la publication faite par lui, en 1854, de la *Correspondance de Mirabeau avec le comte de la Marck*. Voici comment M. Aulard s'exprime au sujet de cette publication :

M. de Bacourt se garda bien de faire, selon le vœu de Mirabeau, une publication complète et exacte. A lire la *Correspondance avec La Marck*, on est à chaque instant contrarié par des lacunes évidentes, qui se produisent juste aux endroits où on voudrait le moins en rencontrer, et que l'éditeur ne s'est donné la peine ni de dissimuler ni d'expliquer. Il y a d'autres preuves de ces mutilations dont l'éditeur infidèle s'est rendu coupable. Un des anciens secrétaires de La Marck, M. J.-Ph. Staedtler, traduisit en allemand la *Correspondance* et publia cette traduction de 1851 à 1852, avec des éclaircissements et des additions qui montrent l'infidélité de l'éditeur Bacourt. Ainsi on voit dans Staedtler que Bacourt s'est permis de supprimer une note de Mirabeau à la Cour en date du 16 février 1791. Il y avait aussi dans les papiers de Mirabeau de curieuses communications du constituant Duquesnoy à la Cour avec des remarques critiques de la main de Mirabeau : Bacourt les a omises. Un érudit très informé, M. Flammermont, m'assure que les lettres supprimées et les passages omis par M. de Bacourt formeraient environ la valeur d'un quatrième volume.

Ce bon M. de Bacourt se croyait tout permis. Après avoir ainsi mutilé et trahi Mirabeau, il se sentait la conscience si tranquille et si fière qu'à la fin de son tome III il imprimait en gros caractère cette note audacieuse : « Tous les originaux des documents composant la présente publication seront déposés, immédiatement après l'impression, aux archives de la maison d'Árenberg. » Cette note tranquillisa les érudits, surtout en France où le travail de Staedtler passa inaperçu. Ce n'est que récemment qu'un historien distingué, M. Alfred Stern, professeur

à l'École polytechnique fédérale de Zurich, et le plus exact des biographes de Mirabeau, fut à la fois assez sceptique et assez candide pour essayer de pénétrer dans les archives de la maison d'Arenberg : on lui ferma la porte au nez. Voilà, pièces en main, ce qu'était M. de Bacourt, éditeur.

Et M. Aulard ajoute en note :

M. Flammermont a relevé d'autres lacunes du recueil de Bacourt dans la *Révolution française*, t. XVI, p. 483.

Pour employer une phrase de l'article de M. Aulard, « ou les mots n'ont pas de sens, ou il faut conclure des citations qui précèdent » que M. de Bacourt avait été en effet un éditeur infidèle. C'est là ce que beaucoup de lecteurs pensèrent, et, je dois l'avouer, je fus du nombre. Comment aurais-je pu supposer qu'au moindre contrôle tout ce que disait M. Aulard s'écroulerait comme un château de cartes au souffle d'un enfant? C'est pourtant ce qui est arrivé. Lorsqu'a paru l'article de M. Flammermont, ce dernier représentant aussi M. de Bacourt comme un éditeur infidèle, je me suis souvenu que M. Aulard a écrit, dans son article du 14 mars 1891, « qu'un historien ne croit qu'aux textes, » j'ai pensé ne devoir croire qu'aux textes, et j'y ai recouru. Je vais vous exposer ce que j'y ai trouvé, en reprenant mot à mot l'article de M. Aulard.

1° J'ai constaté que les lacunes supposées par M. Aulard peuvent se justifier par le fait que M. de Bacourt publiait ses documents d'après les minutes mêmes trouvées chez Mirabeau, minutes non classées et dont un grand nombre pouvaient manquer ou être passées en d'autres mains. M. de Bacourt, loin de rien dissimuler, déclare sans cesse dans des notes très longues et très claires ce qui lui paraît faire défaut dans les documents qu'il publie et s'explique sur tout avec une entière sincérité.

2° La publication de Staedtler est une simple traduction de l'ouvrage de M. de Bacourt. Non seulement l'éditeur allemand le déclare loyalement, mais il publie en tête de son premier volume une lettre de M. de Bacourt, datée de Paris, le 3 mai 1851, dans laquelle ce dernier s'exprime ainsi :

... Il n'y a personne qui soit aussi capable et aussi bien en état que vous de remplir cette tâche assez difficile. Les fonctions de secrétaire que vous avez occupées pendant treize ans près de M. le comte de la Marck, les renseignements précieux que vous avez recueillis de sa bouche même, l'étude profonde et réfléchie que vous avez faite de la correspondance dont il est question et le soin que vous avez mis à traduire toutes ces pièces en allemand depuis longtemps déjà, tout enfin

se réunit pour vous désigner comme la personne, je ne dirai pas la plus propre, mais la seule propre à bien accomplir cette œuvre. Aussi je vous déclare que, pour ma part, je ne reconnaitrai comme authentique que votre traduction...

Est-ce de cette façon que l'on présente au public une édition rectificative? La réponse, et elle est écrasante pour le système de M. Aulard, se trouve dans la Préface de l'édition allemande où Staedtler s'exprime ainsi au sujet de la publication qu'il traduit et à l'égard de la personne de M. de Bacourt lui-même :

L'œuvre présente ne laisse non seulement rien à désirer, mais, grâce au fait *qu'elle donne tous les papiers, même les moins importants*, on peut dire qu'elle est unique en son genre... Ce ne fut que sur des instances répétées que M. de Bacourt se décida à entreprendre une tâche pour laquelle le désignait sa connaissance spéciale des personnes et des événements en France jointe à un très grand sens politique.

N'est-ce pas de cette façon que l'on se couvre de l'autorité d'un premier éditeur, et peut-on reconnaître à ce langage dans Staedtler un auteur qui a rectifié le travail de M. de Bacourt? Bien loin de là, l'éditeur allemand reproduit scrupuleusement les textes publiés par l'éditeur français et toutes les notes de celui-ci. Il y ajoute, il est vrai, à divers endroits, des éclaircissements nouveaux, mais toutes ces nouvelles notes sont courtes, et elles ne font qu'améliorer le travail de M. de Bacourt sans le contredire. Voici, du reste, ce que dit encore Staedtler dans sa Préface à ce sujet :

Dans cette édition allemande, il a paru utile pour des lecteurs qui ne sont pas au courant des événements de la Révolution française de donner des annotations explicatives en beaucoup d'endroits. Nous avons aussi profité des souvenirs de nos anciennes fonctions pour entrer dans plus de détails et pour enrichir cette œuvre de diverses additions.

Il s'agit ici d'additions empruntées à des souvenirs, Staedtler est formel sur ce point, c'est-à-dire bien plutôt des éclaircissements que de nouveaux textes. Il en résulte que ce qu'apporte l'éditeur allemand enrichit la publication de M. de Bacourt, sans pour cela la compléter ni la rectifier. Je vous ai rappelé plus haut que M. de Bacourt a publié ses documents d'après des minutes, minutes non datées, auxquelles il a dû attribuer des dates. C'est là un travail délicat et dans lequel les erreurs sont faciles. Toujours est-il que, pour trente ou quarante pièces, Staedtler a changé la date adoptée par M. de Bacourt et déplacé simplement certains documents qu'il semble publier le premier, mais qui, en réalité, se trouvent à une autre

date dans l'édition française. Il faudrait procéder à un examen minutieux pour arriver à déterminer lequel des deux éditeurs s'est trompé, mais on ne peut voir là aucune mauvaise foi d'un côté ni aucune addition de l'autre.

3° C'est une de ces attributions nouvelles de dates qui a pu conduire M. Aulard à dire que M. de Bacourt a supprimé la note de Mirabeau du 16 février 1791. Placée, il est vrai, à la date du 16 février dans l'édition allemande, sans que rien indique pourquoi elle porte cette date plutôt qu'une autre, la même pièce se trouvait avancée au 16 janvier dans l'édition de M. de Bacourt. Il est vrai que celui-ci ne l'a pas publiée entièrement, mais il a bien soin d'ajouter en note qu'il n'a retrouvé que le fragment qu'il imprime et que cette pièce lui paraît inachevée. Quant à Staedtler, il donne le document tout entier, ainsi que la longue note dont M. de Bacourt l'a fait suivre, puis il en ajoute une autre dont voici la traduction, qui, en même temps qu'elle explique le cas dont il est question, montre l'esprit dans lequel l'éditeur allemand a écrit toutes les notes ajoutées par lui à sa publication :

Dans l'édition originale de cet ouvrage (c'est-à-dire l'édition Bacourt) on n'a donné que le commencement de la note (la note de Mirabeau dont il est question) et on a pu la qualifier d'incomplète; en réalité, on croyait le reste perdu. Ce n'est que lorsque l'édition originale était déjà imprimée et publiée qu'un heureux hasard a conduit à la découverte du complément tel que nous le donnons ici. L'original est de la main de Pellenc (le secrétaire de Mirabeau), avec additions, jusqu'à la fin, de corrections de la main de Mirabeau.

Veillez remarquer les termes de cette note : « ... Ce n'est que lorsque l'édition originale était déjà imprimée et publiée qu'un heureux hasard a conduit à la découverte... » Staedtler ne dit pas que c'est lui qui a découvert le complément, ni qu'il l'a eu entre les mains, et, comme d'autre part M. de Bacourt a déclaré à la fin de sa publication que tous les documents en sa possession ont été déposés par lui aux archives d'Arenberg, on peut conclure des termes mêmes employés par Staedtler que c'est M. de Bacourt lui-même qui lui a remis le complément de la note de Mirabeau, complément retrouvé lors d'un classement final des papiers du grand orateur. Et si cela est, comme il semble, M. Aulard regrettera, j'en ai la conviction, d'avoir écrit que M. de Bacourt a « supprimé » la note du 16 février (ou janvier) 1791. Veillez remarquer que cette pièce est dans le troisième volume de Staedtler et a, par conséquent, été imprimée un an après la publication de M. de Bacourt.

4° M. Aulard a aussi parlé de communications de Duquesnoy

omises par M. de Bacourt. Il n'y en a qu'une dans l'édition française ; elle est datée du 9 février 1794 ; M. de Bacourt l'a fait suivre de ces quelques mots : « Cette note, la seule de ce genre qui se soit retrouvée dans les papiers de Mirabeau, doit avoir fait partie d'une suite de notes telles que devait en fournir M. Duquesnoy selon le grand travail de Mirabeau du 23 décembre 1790. » Vous voyez que M. de Bacourt ne craint pas de s'expliquer, quoi qu'en pense M. Aulard, et à chaque page des trois volumes de la *Correspondance avec La Marck*, on trouve des notes rédigées de cette manière et sur ce ton de bonne foi tranquille. Quoi qu'il en soit, les termes employés par M. Aulard permettent de supposer que les notes de Duquesnoy qu'il dit être « omises » par M. de Bacourt se retrouvent dans l'édition allemande. Il n'en est rien. L'édition allemande ne contient que la pièce du 9 février 1794 et n'en ajoute aucune autre. Néanmoins, Staedtler, après avoir reproduit la note explicative de M. de Bacourt que je viens de citer, s'explique ainsi pour son propre compte :

Les notes de Duquesnoy furent communiquées à Mirabeau au jour le jour. Celui-ci y ajoutait ses observations qui éclairaient d'une nouvelle lumière le sujet traité et les points sur lesquels on devait appuyer. De cette manière, Duquesnoy se trouvait muni d'instructions complètes. Tout cela était écrit d'une manière très concise par Mirabeau ; cependant, parfois il y avait des morceaux riches et variés, comme cela ressort de certaines pages qui se trouvent encore parmi les papiers du comte de la Marck, mais qui, malheureusement, touchent à des détails trop particuliers pour que leur communication puisse présenter quelque intérêt historique.

Ne vous semble-t-il pas que voilà M. de Bacourt justifié sur ce point particulier ? Après cela, on ne comprend guère comment M. Aulard a pu opposer le travail allemand de Staedtler à celui de l'éditeur français, en assurant que le premier démontrait l'insuffisance du second. Bien loin d'être un travail rectificatif, voilà que le travail de Staedtler prend le caractère d'une justification.

5° M. Aulard déclare que M. Flammermont lui a affirmé que les lettres supprimées par M. de Bacourt rempliraient un volume entier, et il renvoie le lecteur à un article de M. Flammermont qui se trouve dans la *Révolution française*, tome XVI. J'ai lu cet article. Il y est question de la correspondance de Pellenc, actuellement déposée aux archives impériales de Vienne, mais non pas de la correspondance de Mirabeau, d'où il résulte que M. Aulard n'a pas contrôlé ce que lui disait M. Flammermont, et cependant le contrôle lui était facile, puisqu'il ne s'agissait que d'ouvrir un des volumes de la revue qu'il dirige. J'ajouterai que, dans cet article, M. Flammermont parle de la

publication faite par M. de Bacourt et la cite tout simplement. Il est vrai qu'à l'époque où parut cet article les *Mémoires de Talleyrand* n'étaient pas encore imprimés. M. Flammermont y déclare que ce fut La Marck qui, sur la fin de sa vie, prépara la publication des papiers de Mirabeau que fit M. de Bacourt en 1834, ce qui ne l'empêche pas de reprocher à ce dernier d'avoir omis certaines lettres de La Marck. Du reste, si ces lettres sont à Vienne, il ne semble pas que M. de Bacourt ait pu se les procurer à une époque où les chancelleries n'ouvraient guère leurs portes aux travailleurs, et on peut dire en outre que M. de Bacourt pouvait croire qu'il n'avait à donner au public que les papiers qui étaient en sa possession.

6° M. Aulard a reproduit la note relative au dépôt fait aux archives d'Arenberg des pièces originales possédées par M. de Bacourt, et il paraît résulter de ce qu'il dit que Staedtler a ajouté beaucoup de documents et apporté beaucoup de changements à l'édition française. Il n'en est rien. Staedtler reproduit scrupuleusement à la fin de son troisième volume la note que M. Aulard qualifie d'« audacieuse, » je ne sais trop pourquoi, car elle est d'une loyauté absolue.

Staedtler, dans toute sa publication, suit le texte de M. de Bacourt, et si fidèlement qu'il a, comme lui, analysé une partie d'une lettre du premier volume (Bacourt, p. 483, et Staedtler, p. 447). Par exemple, en fait d'analyses, il ne s'en tient pas là, et, bien souvent, il résume en quelques mots des billets dont M. de Bacourt a donné le texte entier. Voilà comment il a corrigé le travail de M. de Bacourt.

Je n'en ai pas fini avec cette polémique injuste pour la mémoire respectable d'un scrupuleux éditeur. M. Flammermont a repris pour son compte la thèse contraire à M. de Bacourt dans son article de la *Revue historique*, où je lis ceci : « M. de Bacourt n'était pas de force à tromper les historiens. Il a donné sa mesure dans l'Introduction et dans les notes de son édition de la *Correspondance de Mirabeau*. On y rencontre en grand nombre les plus grosses erreurs, » et M. Flammermont, en note, renvoie à l'Introduction de sa publication : *Correspondance de Mercy-Argenteau avec Joseph II et Kaunitz*, pages II, III, V, etc. Je me suis reporté au texte indiqué. A la page II, j'ai trouvé simplement la mention d'une erreur de M. de Bacourt, laquelle est excusée par M. Flammermont lui-même ; à la page III, celui-ci déclare « très obscur » le passage d'une note de M. de Bacourt relatif à Mercy-Argenteau ; à la page V, il cite une note où M. de Bacourt dit que Mercy-Argenteau fit ses études à Liège, sous la direction d'un oncle, chanoine de la cathédrale et frère de son père, « qu'il avait perdu dans son enfance. » Or, dit M. Flammermont, Mercy-Argenteau avait trente-neuf ans lorsqu'il perdit son père.

Comme M. Flammermont dans son renvoi avait mis un *etc.*, j'ai cherché dans tout son ouvrage ce que pouvait bien indiquer cet *etc.*, mais je n'ai rien trouvé de plus. Cela étant, je ne pense pas qu'il ait pu écrire, comme il l'a fait, en renvoyant seulement à son propre travail, que l'on rencontre dans la publication de M. de Bacourt *en grand nombre les plus grosses erreurs*, sans être un peu excessif dans les termes. Quoi qu'il en soit, de tant et de si graves accusations portées contre M. de Bacourt, il ne reste que celle-ci d'exacte : M. de Bacourt s'est trompé sur la date de la mort du père de Mercy-Argenteau.

Soit, M. de Bacourt s'est trompé sur ce point très secondaire; mais, M. Flammermont ne s'est-il pas trompé dans ses accusations, et M. Aulard n'a-t-il pas accepté, sans les contrôler, des renseignements erronés? La vérité, c'est que nous sommes tous exposés à tomber dans l'erreur, et que cela doit nous porter à l'indulgence et nous empêcher de supposer la mauvaise foi et l'infidélité lorsque ni l'une ni l'autre ne nous sont démontrées d'une manière certaine.

M. Flammermont et M. Aulard ont tous deux préparé de fort savantes publications de textes. Sont-ils bien certains qu'aucune de leurs notes ne contient d'erreur; sont-ils complètement assurés d'avoir tout éclairé, tout découvert, d'avoir exactement utilisé tous les documents qu'ils devaient ou pouvaient consulter, de n'avoir jamais cédé à une conviction préconçue; d'avoir enfin toujours respecté la vérité, sciemment cela ne fait pas de doute, mais inconsciemment aussi? Quel est celui d'entre nous qui peut avoir une semblable certitude? Et que penseraient-ils tous deux si quelque critique trop passionné, après avoir découvert dans leurs travaux quelques erreurs sans importance, méconnaissait leurs efforts, leur science et leur bonne foi, et les qualifiait d'éditeurs infidèles?

Je vous ai dit, en commençant, que je désirais mettre de l'ordre dans la discussion, constater ce qui est acquis, dénoncer, en l'écartant, ce qui est faux, afin que des erreurs manifestes, acceptées trop facilement, n'acquiescent pas, en se répétant sans cesse, les apparences de la vérité. Je viens d'établir que l'argument le plus frappant contre l'authenticité des *Mémoires de Talleyrand* et leur intégralité n'avait pas de base sérieuse, puisque le procès fait à la mémoire de M. de Bacourt était absolument injustifié. Désormais, cet honnête homme doit être regardé comme un éditeur fidèle, soucieux de remplir tous ses devoirs, et incapable d'avoir dénaturé, comme on l'en a accusé, le dépôt dont il avait été chargé. Mais, dès lors, de même qu'on tirait argument d'une prétendue déloyauté de M. de Bacourt pour soutenir que les *Mémoires de Talleyrand* ne

nous étaient pas plus parvenus « complets et fidèles » que la *Correspondance de Mirabeau et de La Marck*; de même, j'ai le droit, il me semble, d'en appeler d'un jugement hâtif, en m'appuyant sur une probité littéraire désormais reconnue, pour affirmer que M. de Bacourt nous a transmis les *Mémoires de Talleyrand* tels qu'il les avait reçus de leur auteur, et qu'il n'a fait, en en recopiant les divers manuscrits, que leur donner un nouveau cachet d'authenticité et les couvrir de son honneur d'homme.

Il me reste encore à traiter la question du manuscrit original des *Mémoires*. Comme on ignore ce qu'est devenu ce manuscrit, on a soutenu, comme vous le savez, les opinions les plus opposées au sujet de sa disposition matérielle. Tout d'abord, M. Aulard, dans la *Revue Bleue*, a discuté comme si ce manuscrit avait été écrit tout d'une traite par Talleyrand, et avait formé, à l'origine, un tout homogène. Puis on a dit qu'il n'y avait pas eu d'autre manuscrit qu'un ensemble de feuilles volantes, les *Mémoires* ayant été écrits ou dictés sans suite et, dans tous les cas, sans dérogation aux habitudes de travail de Talleyrand. Ce serait, d'après ces feuilles volantes, que M. de Bacourt aurait exécuté sa copie définitive. M. E. Bourgeois, dans le *Bulletin des travaux de l'université de Lyon* de mai 1894, est allé plus loin et a cru pouvoir affirmer que ce manuscrit n'avait jamais existé, et que M. de Bacourt aurait été chargé par Talleyrand de rédiger les *Mémoires* de toutes pièces d'après les documents réunis par l'illustre homme d'État. Enfin, M. Flammermont est revenu, dans son article de la *Revue historique*, à l'opinion favorable à un manuscrit unique, en s'appuyant sur le témoignage du baron de Vitrolles.

Ce témoignage a sa valeur, et je vais y revenir; mais, l'hypothèse d'un manuscrit unique est inadmissible pour plusieurs raisons. La première consiste en ce qu'il semble peu probable que Talleyrand ait écrit ou dicté ses *Mémoires* tout d'une suite lorsqu'il était affaibli par l'âge, alors qu'il n'avait jamais composé dans sa jeunesse, ou son âge mûr, aucun ouvrage considérable. Il faut observer, en effet, que, si Talleyrand a toujours travaillé, il ne s'est jamais absorbé dans un travail de longue haleine, mais s'est dépensé, au jour le jour, dans de courts écrits. La composition de ses *Mémoires* rappelle en cela les habitudes de toute sa vie. On n'y trouve pas un récit unique formant un ensemble, mais une réunion de fragments dont chacun est relatif à un sujet déterminé. M. Flammermont s'est étonné qu'après avoir soutenu que Talleyrand avait toujours travaillé, je m'efforçasse d'établir qu'il n'a pas pu écrire des *Mémoires* compacts. Le fait que les *Mémoires de Talleyrand* n'ont jamais formé et même n'ont jamais pu former un tout compact est visible, et il n'est

pas nécessaire d'y insister ; mais, en outre, cela ne signifie nullement que Talleyrand ait été incapable d'écrire. Nous voyons chaque jour, et nous connaissons tous des hommes dont le talent est indéniable, et qui, cependant, écrivant sans cesse d'excellents articles sur des sujets divers, sont dans l'impossibilité absolue de composer un volume entier, même médiocre. D'ailleurs, jamais Talleyrand, qui a beaucoup travaillé, n'a écrit aucun livre. On ne discute pas un fait, et il faut en tenir compte.

C'est là un premier point acquis. Vitrolles, ainsi que l'a rappelé M. Flammermont, a entendu la lecture, faite par Talleyrand lui-même, de diverses parties des *Mémoires* de celui-ci. Pour lui faire cette lecture, Talleyrand s'est servi de « grands cahiers » qui, matériellement, ne peuvent pas être ceux dont se compose la copie laissée par M. de Bacourt à ses exécuteurs testamentaires. Pour M. Flammermont, il n'y a plus de doute à avoir, ces « grands cahiers » constituent le manuscrit original. Ce serait parfait si Vitrolles avait entendu la lecture des *Mémoires* dans leur ensemble, et si, d'autre part, un autre témoin, non pas mort depuis longtemps comme Vitrolles, mais, au contraire, et très heureusement, bien vivant, M^{me} la comtesse de Martel, ne parlait pas d'une manière précise d'autres manuscrits constituant aussi une partie du manuscrit original, et ne ressemblant en rien aux « grands cahiers » vus par Vitrolles. D'ailleurs, ce dernier n'a parlé que de quelques parties des *Mémoires*, et ses remarques ne s'appliquent pas à l'ensemble. Châteaubriand, qui rapporte aussi avoir entendu la lecture de chapitres des *Mémoires*, ne parle que de récits relatifs à la jeunesse de Talleyrand. Les récits dont Vitrolles a eu communication, et dont il parle dans ses *Mémoires* (t. III, à l'appendice), se retrouvent dans les *Mémoires de Talleyrand*, sans aucune contestation possible et sans aucune exception, ce qui, entre parenthèses, ne me paraît pas un argument contre l'intégralité du texte imprimé. Du reste, quand bien même tous ces fragments, ou d'autres, n'auraient pas été reproduits dans le texte définitif des *Mémoires*, ce serait juger avec trop de promptitude que d'y voir une preuve des mutilations de cet ouvrage. Tout au plus pourrait-on en conclure que Talleyrand, imitant en cela l'exemple de Retz à Commercy, lisait à l'essai en quelque sorte, pour tâter l'opinion et juger de ce qu'il devait conserver ou supprimer.

Divers chapitres des *Mémoires* se trouvaient déjà, du vivant de Talleyrand, copiés sur de « grands cahiers, » c'est un fait acquis. Mais M^{me} la comtesse de Martel, petite-nièce de M. de Bacourt, en répondant à un rédacteur du *Paris* (*Paris* du 26 mars 1894), a

raconté que, dans son enfance, elle a vu son grand-oncle copier les *Mémoires* d'après des feuillets détachés : « C'étaient, » a-t-elle dit, « des feuilles détachées d'inégale grandeur, de petits cahiers à un sou, à couverture jaune ou rouge, de simples chiffons griffonnés au crayon. En un mot, un vrai fouillis. Mais dans ce désordre il y avait de l'ordre. Tout était classé, épinglé, étiqueté. »

M^{me} de Martel a vu ce dont elle parle, et sa mère, M^{me} la comtesse de Mirabeau, l'a vu également. Il ne faut pas songer à récuser leur témoignage. M^{me} de Martel a dit tout bonnement ce qu'elle avait vu, et ces chiffons de papier griffonnés au crayon, ces feuilles d'inégale grandeur, ces cahiers à un sou que M. de Bacourt recopiait avec un soin pieux, que M^{me} de Martel a vus et touchés, constituaient tout simplement le manuscrit original des *Mémoires de Talleyrand*, pour les parties non copiées d'une manière définitive sur de « grands cahiers » du vivant même de l'auteur.

M^{me} de Martel ignorait probablement, lorsqu'elle parlait au rédacteur du *Paris*, comment Talleyrand travaillait, et cependant sa déclaration rappelle d'une manière précise la méthode de travail du vieil homme d'État. Celui-ci, en effet, n'avait pas pour habitude, lorsqu'il voulait écrire, de prendre un beau cahier blanc et de le remplir du commencement à la fin ; mais, au contraire, d'écrire les pensées, les phrases, les traits qui lui venaient à l'esprit sur le premier morceau de papier qui lui tombait sous la main et de se servir d'une plume ou d'un crayon, selon qu'il avait l'un ou l'autre à sa portée. Tous ces morceaux divers étaient classés ensuite, mis bout à bout, raccordés, remaniés, de façon à former un tout. Ces habitudes de travail sont connues et M. Flammermont n'a rien contesté à leur sujet. Aussi, je vous assure que je suis étonné qu'il n'ait pas reconnu, dans les fragments si bien « classés, épinglés, étiquetés, » dont a parlé M^{me} de Martel, des écrits émanés directement de Talleyrand. Quoi qu'il en pense, il faut reconnaître que, si Talleyrand avait fait recopier de son vivant sur les « grands cahiers » vus par Vitrolles certains chapitres de ses *Mémoires*, ceux qu'il considérait comme revus d'une manière définitive, d'autres parties de ses *Mémoires* étaient restées sous leur forme primitive et existaient encore après la mort de M^{me} de Dino, nièce et héritière de Talleyrand, lorsque M^{me} de Martel les a vues. Vouloir soutenir, comme M. Flammermont semble le faire, que les *Mémoires* étaient tous reproduits sur de « grands cahiers, » formant un tout du vivant même de Talleyrand, c'est vouloir soutenir une opinion inadmissible en présence du témoignage précis de personnes connues et encore vivantes, qui ont vu de leurs propres yeux ce dont elles parlent.

M. de Bacourt « classait, raccordait, copiait, » selon le témoignage de M^{me} de Martel, les fragments venus de Talleyrand, les dictées de celui-ci, les pièces originales ou copiées restées en sa possession. M^{me} de Martel emploie le mot « raccorder, » mais ce serait vraiment abuser du mot que de lui donner le sens d'« interpoler. » Classer des notes, des dictées, des copies, et les mettre les unes à la suite des autres dans un ordre logique, c'est aussi les raccorder. M^{me} de Martel a eu bien soin d'ajouter que son oncle n'aurait jamais « ni supprimé une phrase ni changé même un mot des notes de Talleyrand, » et sa mère, M^{me} la comtesse de Mirabeau, écrivait en outre, le 28 mars 1894, au journal *la France* : « J'atteste sur l'honneur et je serais prête à jurer sur l'Évangile que M. de Bacourt n'a jamais écrit au nom de M. de Talleyrand une seule ligne qui ne fût la copie fidèle de ce que M. de Talleyrand avait écrit lui-même. » On ne peut donc tirer du mot « raccorder, » employé par M^{me} de Martel, aucun argument contre l'authenticité des *Mémoires*. De plus, M^{me} de Mirabeau, dans la lettre que je viens de citer, faisait remarquer que, dans les *Mémoires de Talleyrand*, « rien n'est du style de M. de Bacourt, très différent de celui du prince. » C'est là une remarque très juste et que M^{me} de Mirabeau, qui est un écrivain distingué, était qualifiée pour faire. M. Aulard et M. Flammermont, qui ont une connaissance si approfondie de la *Correspondance de Mirabeau avec La Mark*, où les notes de M. de Bacourt abondent, pourraient juger mieux que personne combien M^{me} de Mirabeau a raison sur ce point et combien leurs accusations ont été hâtives.

Et, puisque j'effleure cette question du style des *Mémoires*, je ne puis assez m'étonner que M. Aulard, qui est professeur à la Sorbonne, que M. Flammermont, qui est professeur de faculté, n'y aient pas pris garde. Certes, je reconnais que M. Aulard n'a pas caché son admiration pour certains passages des *Mémoires*. Mais, pas plus que M. Flammermont, il n'a cherché à savoir si une pensée unique n'avait pas constamment présidé à la rédaction des diverses parties du livre ; si les mêmes habitudes de composition ne se constataient pas dans l'ensemble de l'œuvre ; si la citation fréquente de certains auteurs préférés ne révélait pas des goûts particuliers ; si des expressions semblables ne revenaient pas souvent avec un sens identique ; si la constitution des phrases n'était pas la même partout ; si le ton du langage ne se maintenait pas égal ; si les artifices, les détours, les sous-entendus, les formes, enfin, propres à Talleyrand ne se retrouvaient pas sans cesse. Voilà l'ensemble d'où se dégage le style, c'est-à-dire l'expression de la force intérieure qui caractérise chacun de nous et dans laquelle l'homme même se manifeste. Et si le style de Talleyrand, avec plus ou moins

de fermeté, de pureté et de précision, était reconnaissable à chaque page des *Mémoires*, fallait-il supposer que l'on était en présence d'un pastiche? Personne n'y a même songé. Mais alors, est-ce que l'auteur du livre n'était pas clairement désigné? Pouvait-on hésiter un instant et fallait-il bien provoquer un débat long et irritant et attaquer une mémoire honorée pour aboutir à constater que l'on s'était trompé?

Pour revenir à mon sujet, que les *Mémoires de Talleyrand* aient existé en un manuscrit original compact, comme le croit M. Flammermont par erreur, ou qu'il n'y ait eu que quelques parties revues définitivement, tandis que d'autres seraient restées sous leur forme primitive, il n'en est pas moins vrai que l'on ignore où se trouvent les originaux des *Mémoires*. M. Flammermont suppose qu'ils ont été brûlés par M^{me} de Dino. Il appuie son opinion sur celle de M. Funck-Brentano, lequel, dans son article de la *Nouvelle Revue*, dit le savoir de « source sûre. » Qu'est-ce que c'est qu'une « source sûre » et quelle est celle de M. Funck-Brentano? Il ne le dit pas. Chez M. Flammermont, la « source sûre » de M. Funck-Brentano devient une « tradition très autorisée. » Je suis bien surpris de voir un historien qualifier de « très autorisée » une tradition dont il ne connaît pas l'origine et dont il ne peut pas suivre la trace. Et quand même il pourrait en suivre la trace, ne devrait-il pas accueillir avec réserve une tradition qui n'est confirmée par aucun témoignage précis, par aucun document? D'ailleurs, vous pouvez remarquer la progression qui existe entre la « source sûre » de M. Funck-Brentano et la « tradition très autorisée » de M. Flammermont. Que d'autres critiques s'occupent encore de cette question et je suis convaincu que celui qui viendra le cinquième nous dira quel jour et à quelle heure M^{me} de Dino a brûlé les manuscrits de Talleyrand. Ce sont là, en réalité, des choses qui ne sont pas à leur place dans une discussion scientifique.

Du reste, un témoignage certain vient réduire à néant la « source sûre » de M. Funck-Brentano et la « tradition très autorisée » de M. Flammermont, c'est encore celui de M^{me} de Martel, que ces deux critiques pourraient aller interroger. Elle a vu, dans son enfance, et après la mort de M^{me} de Dino, survenue en 1862, les manuscrits primitifs des *Mémoires*, et cela suffit, je crois, pour qu'il soit difficile de s'autoriser de « traditions » et de « sources » d'une sûreté imaginaire pour soutenir que M^{me} de Dino a brûlé ces manuscrits.

C'est une recherche oiseuse que celle de ces manuscrits primitifs. On ne sait ce qu'ils sont devenus, voilà le fait certain, et c'est perdre un temps précieux que de chercher qui les a détruits ou qui les détient. Qu'ils soient déposés chez un notaire, par suite d'une clause incon nue d'un testament quelconque, que le secret professionnel interdit

à ce notaire de divulguer; qu'ils aient été soustraits à M. Andral ou qu'ils aient été détruits chez lui pendant sa gestion, ce sur quoi on comprendra que l'éditeur des *Mémoires* ne peut s'expliquer, les convenances lui imposant à cet égard la plus grande réserve, puisqu'il est l'exécuteur testamentaire de M. Andral; qu'au contraire, ces manuscrits aient été anéantis par M. de Bacourt au fur et à mesure que sa copie avançait, ce qui est possible, bien que peu probable, puisque celui-ci croyait donner l'authenticité à son œuvre en l'écrivant entièrement de sa main, et en la certifiant complète et fidèle, tout cela importe peu aujourd'hui. Ce qu'il faut seulement considérer, ce qu'il faut seulement retenir, car il me semble que je viens de vous le démontrer, c'est que de toutes les accusations portées contre la probité d'éditeur de M. de Bacourt, il ne reste rien. De même qu'aucun doute ne s'est élevé contre son honorabilité, aucun doute ne peut plus s'élever contre sa fidélité, et, lorsqu'il nous affirme qu'il nous donne une copie « authentique, complète et fidèle » des *Mémoires de Talleyrand*, on peut le croire parce que c'est la vérité. Tout ayant été examiné avec la plus entière liberté, la passion même s'étant mêlée à la discussion, rien n'a pu être produit contre cet honnête homme, rien n'a pu être apporté qui soit de nature à faire douter de sa parole.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments dévoués.

Pierre BERTRAND.
